

## ESPACE RÉEL ET ESPACE DU MYTHE DANS AURÉLIA

Le recours au rêve, le penchant profond pour s'engager dans la voie périlleuse qui conduit aux régions ignorées pour y trouver le secret de la destinée reparaît, sans cesse, dans l'esprit romantique comme une nécessité pour saisir quelque fragment du mystère qui nous environne.

Chez Gérard de Nerval le rêve va devenir une hantise et envahir sa pensée au point de brouiller, parfois, sa représentation du monde. Il constate que le sommeil est l'une des grandes merveilles de la vie psychologique puisqu'il abat les frontières et permet que le "moi" "*sous une autre forme, continue l'oeuvre de l'existence.*" (1) Rêves de nuit et rêves plus mystérieux encore, favorisés par les états seconds de la conscience et sortis du lieu "souterrain" ou des abîmes de l'âme, ne cessent de s'exprimer dans *Aurélia*.

Le glissement vers la folie, qui après 1841 se fait sourdement en lui, les crises mentales qui alterneront avec des périodes d'équilibre et de lucidité, peuvent expliquer, dans une certaine mesure, le cycle de ses visions fantastiques et, en particulier, cette oeuvre singulière et déroutante qu'est *Aurélia*.

Après avoir connu des expériences cruelles et notamment la fatalité d'un amour auquel il demeura constamment attaché, Nodier cherchera avec obstination, pour échapper à ses souffrances, des certitudes transcendantes qu'il obtient par l'abandon total aux inspirations et aux visions enfantées par les états oniriques.

Ce récit retrace, donc, l'histoire de sa vie intérieure après la rupture avec Jenny Colon et, plus particulièrement, décrit ses rêves délirants. De telle sorte que l'aventure banale d'un amour déçu glisse lentement vers le mythe car si *Aurélia* est l'image qui, nuit et jour, le hante, elle deviendra la figure symbolique de toutes les femmes. Il l'identifie à sa mère, à la Vierge, à Isis. Médiatrice, elle lui permet, surtout, d'entrer en communication avec le monde invisible où elle s'est réfugiée.

Ici sont constamment associés le rêve et la vie et nous passons, sans cesse, d'un monde à l'autre sans que la transition soit toujours nettement marquée. En effet, *Aurélia* est l'expression du drame d'un être partagé entre la nostalgie du paradis perdu et la nécessité de vivre sur terre, entre le goût du rêve et les scènes du plan terrestre. Ce récit témoigne d'un atroce déchirement, d'un débat entre deux mondes aux ambiances changeantes. La perpétuelle coexistence d'un "moi" qui vit avec un autre "moi" qui rêve opère la transfiguration du monde et détermine le double aspect des choses. Si le héros se sent soumis aux lois du monde terrestre, s'il se découvre enfermé dans les étroits horizons du destin de ses semblables, en même temps, par le recours au rêve, il échappe à la tragédie de la limitation qui pèse sur l'être humain. Il entre, alors, dans une communication nouvelle et supérieure avec le monde des esprits qu'il creuse

jusqu'aux régions les plus profondes pour atteindre à la résolution de son propre drame, pour saisir le sens caché de ses propres aventures terrestres et quotidiennes. C'est, donc, cette place accordée au rêve qui brouille les lignes qui séparent la vie terrestre de ces contrées où l'esprit se perd dans des envols illimités et qui, explique, par là même, l'apparente incohérence chronologique et spatiale de ce récit. Au lieu de l'enchaînement progressif des faits et des états, le héros ordonne les moments de sa vie d'après une sorte de mémoire intemporelle où les coordonnées fondamentales de l'esprit humain se trouvent ébranlées. Puisque le songe et l'abandon aux flots d'images qui surgissent de l'ombre intérieure sont les portes qui ouvrent le passage d'un monde à l'autre, la perte de la conscience, constituée, également, une opération magique à travers laquelle l'esprit se dégage de la causalité et du temps:

*"Le sommeil occupe le tiers de notre vie. Il est la consolation des peines de nos journées ou la peine de leurs plaisirs; je n'ai jamais éprouvé que le sommeil fût un repos. Après un engourdissement de quelques minutes, une vie nouvelle commence, affranchie des conditions du temps et de l'espace, et pareille sans doute à celle qui nous attend après la mort." (2)*

L'aventure spirituelle racontée dans *Aurélia*, se déroulant sans cesse aux confins du rêve et de la vie, efface, ainsi, très souvent, la trace du temps de même qu'elle favorise toute sorte de métamorphoses des espaces.

A la faveur d'une émotion, d'un état d'âme ou d'un éclairage nouveau, rien n'est stable, rien n'est prévisible. Vu par les yeux du rêve, l'univers est mobile, changeant, chargé d'émotions bienfaisantes ou de menaces où se glissent des formes et des êtres dans une ronde sans fin. Peu d'oeuvres romantiques s'attachent, avec autant de persistance, à faire éclater et à rendre fugitif l'univers spatial. Et il est probablement impossible, dans ces régions où l'on échappe au temps, de mener plus loin que Nerval la volonté de transfiguration des espaces et tenter de donner l'impression de saisir le chaos bouillant où errent d'étranges figures qui hantent l'imagination. Souvent hors des limites du réel et souvent imprévisibles ces lieux correspondent à toute l'échelle des souples rapports entre la conscience et l'inconscient. Les espaces se mêlent, se forment et se déforment au gré de secrets enchaînements de continuité, de ressemblance ou d'imprévues discordances opérées dans les méandres et les fissures d'une conscience.

Dans les pages qui suivent on se propose, donc, d'évaluer la place privilégiée que Nodier accorde aux singuliers ébranlements des espaces que le "moi" déplace, efface, agrandit ou se prend à invoquer pour critères d'autres adhésions que celles de la seule raison.

L'alternance de la veille au sommeil, le continuuel passage entre le réel et les états seconds de la conscience, introduisent deux plans différents qui représentent également deux aspects opposés et complémentaires de l'expérience de l'espace chez le héros nervalien. Il y a d'abord les itinéraires terrestres et le mosaïque des sites auxquels ils donnent accès. Ensuite, les moments où l'âme s'échappe de l'exil parmi les hommes pour retrouver le chemin de la communication avec les esprits et qui, rompant avec l'existence plate et ordinaire, nous fait découvrir des milieux magiquement révélés.

Ainsi, malgré l'allure capricante et l'emmêlement de la description des lieux où le héros s'égaré, la série de cheminements est à situer sur des axes: celui de l'horizontalité et celui de la verticalité. Le héros jouit exceptionnellement de la faculté de pouvoir vivre sur terre, de se mouvoir dans les limites et les voies des espaces qui l'environnent et, simultanément, de se soustraire à cette marche organique de la vie afin de communiquer avec le grand Tout.

Soumis aux lois de la durée et de la fuite du temps, les espaces terrestres sont généralement lieux d'ennui. Aussi le héros présente-t-il l'encadrement où se déroulent les épisodes de sa vie réelle ou de son existence quotidienne sans séduction et sans jouissance. C'est l'espace de la monotonie et de l'uniformité. Dès l'instant où il quitte le rêve pour vivre parmi ses semblables, il se sent englué dans l'inertie, absent et fonctionnant à vide:

*"(...) la société de mes amis ne m'inspirait qu' une distraction vague; mon esprit, entièrement occupé de ces illusions, se refusait à la moindre conception différente; je ne pouvais lire et comprendre dix dignes de suite." (3)*

Mais ils sont aussi séjours de clôture, de captivité ou de resserrement du corps, telle cette chambre de malade parmi les aliénés:

*"Un de mes amis était revenu pour me chercher. Je sortis alors du parterre, et, pendant que je lui parlais, on me jeta sur les épaules une camisole de force, puis on me fit monter dans un fiacre et je fus conduit à une maison de santé située hors de Paris." (4)*

On constate aussitôt que les espaces terrestres chez *Aurélia* ne nous livrent aucun parcours où l'on pourrait suivre les différentes péripéties du héros, le décor et le drame, tel un récit de voyage. Il n'y a pas la fascination du lieu. L'impression que le lecteur ressent est celle d'un tourbillonnement presque gratuit des espaces car le héros a le sentiment d'errer dans l'irréalité parce qu'il est en dehors de lui-même. S'inscrivant très souvent dans les lieux communs

de la géographie parisienne ils sont condamnés à être simples points de repère et sans consistance, fragments d'une vie informe et sans signification. Le cimetière de Montmartre, la barrière de Clichy, les Champs-Élysées, la place de la Concorde, etc, sont les cadres sans joie d'un paysage trivial et sur lesquels s'articule une marche hallucinée. Son caractère décousu apparaît, ainsi, emblématique: tout se passe comme si l'espace terrestre devenait le lieu de la séquestration du "moi", et dont, à l'évidence, le héros cherche à s'évader par des chevauchées de nature illogique, en multipliant les lieux et les centres. La nature capricieuse et dispersée des espaces trahit, ainsi, une dépossession et une absence du sujet envers le monde qui l'entoure. Enracinés dans l'univers matériel et réduits à être simples points sans âme, dès lors le héros nervalien se distance d'eux, cesse de les regarder et paraît leur dénier toute valeur car ils sont un écran qui empêche la saisie en profondeur d'un "ailleurs". Ainsi, cet espace clos, fragmentaire, à peine ébauché et ne nous arrivant que par bribes est très vite dépassé car, par des échappées transcendantes et intérieures, l'âme se dégage du corps et part à l'aventure du mystère:

*"Une nuit, je parlais et chantais dans une sorte d'extase. Un des servants de la maison vint me chercher dans ma cellule et me fit descendre à une chambre du rez-de-chaussée, où il m'enferma. Je continuais mon rêve, et, quoique debout, je me croyais enfermé dans une sorte de kiosque oriental. J'en sondai tous les angles et je vis qu'il était octogone. Un divan régnait autour des murs, et il me semblait que ces derniers étaient formés d'une glace épaisse, au-delà de laquelle je voyais briller des trésors, des châles et des tapisseries. Un paysage éclairé par la lune m'apparaissait au travers des treillages de la porte, et il me semblait reconnaître la figure des troncs d'arbres et des rochers. J'avais déjà séjourné là dans quelque autre existence, et je croyais reconnaître les profondes grottes d'Ellorah." (5)*

Véritable invasion, les images éternelles se substituent irrésistiblement à la perception "normale" de la réalité vécue. Un simple détail peut faire basculer le réel vers l'irréel:

*"Je me promenai le soir plein de sérénité aux rayons de la lune, et en levant les yeux vers les arbres, il me semblait que les feuilles se roulaient capricieusement de manière à former des images de cavaliers et de dames portés par des chevaux caparaçonnés. C'étaient pour moi les figures triomphantes des aïeux." (6)*

De même, une fois rentré dans le pays terrestre, le héros nervalien confond les lignes et les images et voit très souvent métamorphosée la géographie de la terre ou les formes humaines devenues pareilles aux êtres rencontrés pendant les évasions nocturnes et les pèlerinages aux régions spirituelles:

*“Je fus transporté dans une maison de santé. Beaucoup de parents et d'amis me visitèrent sans que j'en eusse la connaissance. La seule différence pour moi de la veille au sommeil était que, dans la première, tout se transformait à mes yeux; chaque personne qui m'approchait semblait changée; les objets matériels avaient comme une pénombre qui modifiait la forme, et les jeux de la lumière, les combinaisons des couleurs se décomposaient (...).” (7)*

Cette fluidité constante entre deux mondes qui habituellement sont étanches aboutit manifestement à une constante métamorphose des espaces et découle, du reste, de l'incertitude du personnage partagé entre le réel et l'irréel. Les procédés d'écriture qui pénètrent le texte entier sont bien les signes de l'incertitude et de l'hésitation sur le réel. Les phrases dubitatives telles que “je crus” “il me semblait...” sont les outils habituels de ces mirages trompeurs.

Dans le verre déformant d'une imagination soulevée par le rêve, le paysage immobile, bouge, palpite se dilate:

*“Étendu sur un lit de camp, je crus voir le ciel se dévoiler et s'ouvrir en mille aspects de magnificences inouïes.” (8)*

Ces envois périodiques de l'univers des hommes aboutissent souvent à des mouvements d'élévation, d'ascension aérienne des sites et des horizons terrestres:

*“Je croyais voir le lieu où nous étions s'élever et perdre les formes que lui donnait sa configuration urbaine.” (9)*

Parfois, il s'ensuit une retombée qui renoue avec l'existence et fait descendre le personnage dans le réel:

*“Puis je restai les bras étendus, attendant le moment où l'âme allait se séparer du corps, attirée magnétiquement dans le rayon de l'étoile. Alors, je sentis un frisson; le regret de la terre et de ceux que j'y aimais me saisit au coeur, et je suppliai si ardemment en moi-même l'esprit qui m'attirait à lui, qu'il me sembla que je redescendais parmi les hommes.” (10)*

Il n'en reste pas moins que le héros d'*Aurélia* s'attarde rarement à évoquer et à explorer les espaces de l'existence banale. Il s'en sert, surtout, pour introduire, par des glissements et des modulations souples, les images du rêve et du délire car il découvre par delà les particularités de chacun de ces mondes, des analogies et des parallèles. Une banale découverte peut donner lieu au phénomène du palimpseste et devenir le noyau d'où surgissent d'autres univers. Mais, d'une manière générale, ils ne l'intéressent qu'en tant que simples états de lieux, surfaces décolorées et sans substance, tels qu'ils peuvent apparaître à un regard sans vibration et sans liens psychiques avec la nature extérieure. C'est pourquoi ils sont appelés à disparaître rapidement et à être sans cesse remplacés par d'autres horizons et d'autres zones bien plus inquiétantes, mais bien plus grandioses.

Libéré des liens psychiques avec la nature extérieure, le héros communique avec d'étranges contrées, d'où remontent d'impalpables images, des fantômes charmants ou des spectres redoutables, aussi fuyants et sujets aux métamorphoses que le paysage extérieur.

L'entrée dans le rêve se marque, ainsi, par l'annulation et le rejet des lieux réels, avec la conséquente expérience vers l'au-delà accompagnée d'intéressantes inversions de perspective et d'envols périodiques en contrepoint. En effet, à l'ascension et à la hauteur s'oppose le regard descendant qui plonge jusqu'aux entrailles de la terre.

Aux abîmes enfouis dans le temps et l'Inconscient Collectif où l'esprit creuse, répondent les envols dans les espaces où règne la présence divine. L'un des axes du rêve nous élance, ainsi, à travers le Cosmos, les cieux infinis où l'âme entre en contact avec le mystère d'en haut pour déboucher, enfin, sur le grand mythe romantique de la réintégration universelle et de l'état de grâce accordé à tout l'univers. L'autre, nous ouvre les portes des profondeurs et de l'abîme où il faut descendre pour pouvoir accéder aux âges les plus reculés de l'humanité, à un passé mythique et, au cœur du mystère.

Mais tous les deux s'ouvrent, généralement, vers l'étendue et vers l'infini. Sous le signe d'une puissance libératrice, les espaces s'élargissent brusquement sur des perspectives illimitées et propices à la création des mythes. Partout l'immensité, l'ouverture. L'on n'y sent plus les cloisons et l'étroitesse des scénarios terrestres.

Il existe ainsi un monde qui ne partage pas les désavantages de la situation terrestre parce qu'il ne connaît ni temps, ni émiettement ou limitation forcée de l'espace. Mais la conquête de ce royaume magique implique, avant tout, comme on l'a dit, une double descente, dans l'espace et le temps.

Ces espaces infinis d'en bas, et qui ne sont pas ceux de la terre, sont des lieux où l'esprit du rêveur rencontre les habitants primitifs, où il peut contempler l'univers dans sa totalité, embrassant d'un seul regard toutes les époques et toutes les régions:

*"(...) comme si les murs de la salle se fussent ouverts sur des perspectives infinies, il me semblait voir une chaîne non interrompue d'hommes et de femmes en qui j'étais et qui étaient moi-même; les costumes de tous les peuples, les images de tous les pays apparaissaient distinctement à la fois comme si mes facultés d'attention s'étaient multipliées sans se confrondre, par un phénomène d'espace analogue à celui du temps qui concentre un siècle d'action dans une minute de rêve." (11)*

D'un coup, plusieurs époques passées renaissent et les visions s'étendent. D'immenses prolongements de la mémoire ancestrale et des vies antérieures, jusqu'aux souvenirs nostalgiques de l'enfance sont perçus dans une fiévreuse hallucination. Il reconnaît dans ces paysages sans frontières les fantômes charmants de son enfance et le reflet fugitif du paradis perdu:

*"(...) je me vis vêtu d'un petit habit brun de forme ancienne, entièrement tissu à l'aiguille de fils ténus comme ceux des toiles d'araignées. Il était coquet, gracieux et imprégné de douces odeurs. Je me sentais tout rajeuni et pimpant dans ce vêtement qui sortait de leurs doigts de fée, et je les remerciai en rougissant, comme si je n'eusse été qu'un petit enfant devant de grandes belles dames." (12)*

L'enchantement fugitif d'un bonheur et des féeries enfantines d'autrefois, gravés dans la mémoire, montent du chaos et peuvent se mêler harmonieusement avec les images incertaines et fuyantes du rêve:

*"Le paysage qui nous entourait me rappelait celui d'un pays de la Flandre française où mes parents avaient vécu et où se trouvent leurs tombes: le champ entouré de bosquets à la lisière du bois, le lac voisin, la rivière et le lavoir, le village et sa rue qui monte, les collines de grès sombre et leurs touffes de genêts et de bruyères, — image rajeunie des lieux que j'avais aimés. Seulement, la maison où j'entrai ne m'était point connue." (13)*

Le regard du rêveur embrasse ainsi de vastes espaces cosmiques, de mondes inconnus et sans bornes, à la recherche de l'éternel et du sacré. C'est là qu'il peut retrouver la femme aimée et que la mort lui avait arrachée.

Mais ce n'est pas toujours la grâce du rêve et l'atmosphère paradisiaque que l'on découvre ici. L'angoisse surgit à la vue de certaines figures qui errent

dans ce monde en perpétuelle métamorphose et, en particulier, quand s'insinue dans le songe le fantôme de son Double, l'autre "moi" qui est en lui-même :

*"Je m'élançai vers lui, le menaçant, mais il se tourna tranquillement vers moi. O terreur! ô colère! C'était mon visage, c'était toute ma forme idéalisée et grandie... ." (14)*

Mais, par le travail intérieur du rêve, dans ces mondes d'en bas, les êtres et les choses, dénués de toute pesanteur, se mettent à flotter dans de vide et à se déformer menant une existence sans cesse mouvante :

*"La dame que je suivais, développant sa taille élancée dans un mouvement qui faisait miroiter les plis de sa robe en taffetas changeant, entoura gracieusement de son bras nu une longue tige de rose trémière, puis elle se mit à grandir sous un clair rayon de lumière, de telle sorte que peu à peu le jardin prenait sa forme, et les parterres et les arbres devenaient les rosaces et les festons de ses vêtements, tandis que sa figure et ses bras imprimaient leurs contours aux nuages pourprés du ciel. Je la perdais ainsi de vue à mesure qu'elle se transfigurait, car elle semblait s'évanouir dans sa propre grandeur." (15)*

Ainsi les espaces du rêve dans *Aurélia* ne sont ni immobiles, ni vides. Ils s'animent et foisonnent de formes qu'enfante l'imagination.

En opposition à la descente dans les abîmes répondent les espaces d'en haut qui occupent surtout les parties finales d'*Aurélia* et que Nerval intitula "*Mémorables*".

Parallèlement à la non limitation du champ de perspective, lors de la descente aux enfers ou aux régions inférieures, le même regard d'aigle et la même ampleur de vues accompagnent les voyages du héros à travers les régions d'en haut. Effaçant toute barrière entre les espaces, ces envols permettent également la suppression des distances. Par delà les cloisons de l'espace géographique qui emprisonnent le commun des mortels, les mondes chez Nerval se relient et se rapprochent, comme vus par une lunette magique, pareille à celle qu'empruntent ces propres créatures de rêve :

*"Sous le vif rayon qui perçait la brume, je vis apparaître aussitôt le rocher qui supporte la statue de Pierre le Grand. Au-dessus de ce solide piédestal vinrent se grouper des nuages qui s'élevaient jusqu'au zénith. Ils étaient chargés de figures radieuses et divines, (...) . Leurs doux regards, dirigés vers la*

*France, rapprochaient l'espace au moyen de longs télescopes de cristal." (16)*

Dans ce royaume, l'individu n'existe plus que relié à tous les autres porteurs du même sort. Dans une criante discordance avec le monde banal, le personnage perçoit, grâce à l'ivresse du rêve, que nous sommes enchaînés à bien d'autres espaces que ceux de notre vie de chaque jour. Un secret et merveilleux don de magicien lui permet d'élargir les courbes de l'univers jusqu'à l'infini, de le dilater hors des limites environnantes, pour l'ouvrir sur le lointain. De la place privilégiée qui est la sienne il perce l'opacité de l'univers et le domine. C'est ainsi que de Vienne il peut contempler *"les brumes colorées d'un paysage de Norvège éclairé d'un jour gris et doux"* (17) et, simultanément, les nuages se mettront à devenir transparents pour lui faire découvrir, dans une perspective aérienne et de vue plongeante: les flots de la Baltique, les vaisseaux de Cronstadt et de Saint-Petersbourg.

La hauteur, qui est cet éloignement des objets terrestres, est pour l'esprit un trésor d'enivrantes sensations et d'harmonies qui font vibrer l'âme sensible, laquelle découvre une réalité semblable à elle-même. C'est dans les points culminants que l'esprit trouve son refuge et s'épanouit au contact d'un monde vivant une miraculeuse concorde. L'espace s'emplit d'images pures et n'est presque plus que musique, parfum et lumière:

*"Bosquets embaumés de Paphos, vous ne valez pas ces retraites où l'on respire à pleins poumons l'air vivifiant de la patrie. — "Là-haut, sur les montagnes — le monde y vit content; — le rossignol sauvage — fait mon contentement!" (18)*

*"Cette nuit, le bon Saturnin m'est venu en aide et ma grande amie a pris place à mes côtés sur sa cavale blanche caparaçonnée d'argent. (...) Et ses grands yeux dévoraient l'espace, et elle faisait voler dans l'air sa longue chevelure imprégnée des parfums de l'Yémen. (...)*

*La huppe messagère nous guidait au plus haut des cieux, et l'arc de lumière éclatait dans les mains divines d'Apollyon. Le cor enchanté d'Adonis résonnait à travers les bois." (19)*

Le regard toujours levé vers les espaces sidéraux emporte le héros chaque fois plus loin jusqu'à ce que les portes de l'infini et de l'inconnu s'ouvrent pour lui car il est chargé d'une mission: annoncer à toutes les créatures que le pardon de Dieu est universel:

*"Le ciel s'est ouvert dans toute sa gloire, et j'y ai lu le mot  
pardon signé du sang de Jesus-Christ." (20)*

Une ambiance musicale et irréelle emplit ces horizons sans contours définis où les personnages menaçants des premières visions cèdent la place à la série des bienfaits intercesseurs.

La course à travers l'espace devient ainsi purement ascensionnelle et libératrice. Mais le cadre spatial y est presque réduit à une pure négation car le rêve abolit toutes les frontières, toute apparence de réalité. Le "mot" échappé des limites de notre existence parcourt sans bornes l'infini et l'immensité de l'au-delà.

Les espaces, aux formes changeantes, s'entrecroisent, donc, dans cette oeuvre de vertige qu'est *Aurélia* faisant mieux ressortir la communication qui peut s'établir entre les ambiances oniriques et la réalité immédiate ou le glissement imperceptible qui peut conduire du réel à l'imaginaire. Les sites de la vie courante ne paraissent, ainsi, habituellement, ni plus ni moins artificiels que ceux du monde imaginaire car les uns et les autres sont fréquemment vus par les yeux du rêve et de l'hallucination. C'est, du reste, l'interprétation d'Albert Béguin quand il écrit: "Rêve et vie sont deux mondes entre lesquels se débat l'homme, également attiré vers l'un et vers l'autre. A l'état habituel, ces deux mondes sont séparés, et l'étrangeté commence, dans le récit nervalien, au moment précis où la cloison cesse d'être étanche."<sup>(21)</sup>

Dans les évocations tournoyantes et confuses d'*Aurélia* l'espace terrestre se trouve souvent brouillé et disloqué. Il est éprouvé comme le lieu du limité et de l'uniformité. Sentant l'étroitesse de ces bornes, l'âme cherche à s'échapper à travers les fentes du rêve et initie une existence plus libre dans les espaces dilatés et immenses d'un "ailleurs". En eux s'épanchent, alors, sans contrôle, les forces diaboliques ou divines, ces figures qui surgissent d'un inconscient qui ignore tout contrôle.

Maria do Nascimento Oliveira Carneiro  
Université de Porto

#### NOTAS

- (1) — Gérard de Nerval — *Aurélia*, Paris, Le Livre de Poche, 1972. p. 3.
- (2) — Ibid., p. 96.
- (3) — Ibid., p. 65.
- (4) — Ibid., p. 76.

- (5) — Ibid., p. 86.
- (6) — Ibid., p. 79.
- (7) — Ibid., p. 15.
- (8) — Ibid., p. 12.
- (9) — Ibid., p. 10.
- (10) — Ibid., p.12.
- (11) — Ibid., pp. 19-20.
- (12) — Ibid., pp. 27-28.
- (13) — Ibid., pp. 17-18.
- (14) — Ibid., pp. 40.
- (15) — Ibid., p. 29.
- (16) — Ibid., p. 95.
- (17) — Ibid., p. 95.
- (18) — Ibid., p. 90.
- (19) — Ibid., p. 91.
- (20) — Ibid., p. 92.
- (21) — Albert Béguin — *L'âme romantique et le rêve*, Paris, J. Corti, 1979, pp. 361-362.